



ALESSANDRO
ROBECCHI

Ceci n'est pas
une chanson
d'amour

traduit de l'italien par Paolo Bellomo
avec le concours d'Agathe Lauriot dit Prévost

 *l'aube*
NOIRE

CECI N'EST PAS UNE CHANSON D'AMOUR

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

L'éditeur remercie Aline Connabel.

Titre original: *Questa non è una canzone d'amore*

© Sellerio Editore, Palermo, 2014

© Éditions de l'Aube, 2020,
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3821-1

Alessandro Robecchi

Ceci n'est pas une chanson d'amour

roman traduit de l'italien par Paolo Bellomo
avec le concours d'Agathe Lauriot dit Prévost

éditions de l'aube

*I know it was all a big joke
Whatever it was about.
Someday maybe
I'll remember to forget.*

(Je sais que c'était une grosse blague
Peu importe ce que c'était.
Un jour peut-être
Je me souviendrai d'oublier.)

BOB DYLAN, *Tight Connection To My Heart*

Zéro

Les urgences les plus proches sont à l'hôpital Gaetano Pini, via Crivelli; tous les Milanais qui sont déjà tombés sur la glace ou qui ont eu leurs gambettes fracturées d'une façon ou d'une autre le savent. En partant du viale Tibaldi, il faudra cinq minutes, mais ils ont tous compris qu'il n'y a pas d'urgence.

Ainsi l'ambulance prend son temps, n'allume pas la sirène – certainement pas – mais les gyrophares oui, pour le brouillard plus qu'autre chose.

Puis le chauffeur les éteint en descendant la rampe d'accès à l'hôpital, et deux gars en blouse blanche sortent de l'accueil.

Le premier s'allume une cigarette.

Le second fait un signe à la fille qui sort de l'ambulance côté passager. Médecin urgentiste, bénévole en service. Mignonne.

Une question muette. Elle secoue la tête.

Avec des gestes habituels, rodés, presque mécaniques, ils descendent le brancard. Il est recouvert d'un drap.

Ils le poussent à l'intérieur, comme un chariot au supermarché. La jeune médecin en orange juste derrière le gars à la blouse blanche. L'autre docteur éteint sa cigarette sous ses sabots, et aspire une bouffée de brouillard milanais.

ALESSANDRO ROBECCHI

Il est tout juste une heure.

Les gens conduisent vraiment comme des cons.

Et il en a encore jusqu'à six heures.

Fait chier.

Marino Righi est assis sur un fauteuil de velours rouge. Fauteuil incongru, objet qui n'a pas sa place dans cette pièce élégante au design nordique – bois clairs, tons neutres, rideaux écrus. Même les tableaux aux murs affichent des couleurs pastel, rien de voyant, rien de saillant. Ton sur ton, voilà, ce délire-là.

Alors que le fauteuil : rouge vermeil.

Cherchez l'intrus.

Marino Righi s'y est assis sans réfléchir – à quoi aurait-il pu réfléchir ? – quand l'homme est entré chez lui et lui a dit :

« Asseyons-nous, il faut qu'on parle. »

Pourquoi l'a-t-il fait entrer ? Voilà à quoi il réfléchit à présent, et il ne trouve pas de réponse. Mais si, il sait.

Parce qu'il se sent coupable, parce qu'il sait qu'il a une dette envers lui – même si les explications sont déjà usées, les excuses déjà trouvées, les alibis dépensés, les discussions tariées.

Mais là, tout a changé.

Parce que l'homme, dès qu'il est entré, a mis la main dans une poche pour la retirer aussitôt. Et dans sa main il tenait un petit pistolet, chromé, qu'il a braqué sur lui.

Marino Righi, moins effrayé que perplexe, a reculé jusqu'au salon, a pris place dans son fauteuil dans un geste naturel. L'autre s'est planté devant lui, assis sur le bord du canapé crème. Pas tout à fait devant lui parce qu'en réalité, face au fauteuil, se trouve un téléviseur plasma aux nombreux pouces allumé sans le son, une sorte de cinéma. À se demander quand le vendeur de pop-corn va passer.

Un type trapu, pas exactement gras, mais plus petit qu'il ne devrait, d'après les canons esthétiques actuels. Un chapeau trop large pour sa tête qui lui tombe sur les yeux, un nez important, et une bouche qui, elle aussi, semble trop grasse. Pas vraiment beau mais, même ainsi, il dégage une certaine grâce. Un blouson noir trop volumineux le rend encore plus solide, plus large. Le pistolet dans la main droite qui ne tremble pas du tout.

« Il faut qu'on parle », répète-t-il.

Pourtant, après, il ne parle pas.

Il tend légèrement le bras droit jusqu'à ce que le canon du pistolet soit à trente centimètres du front de Marino Righi. Et il appuie sur la détente.

Une détonation. Puis le silence.

À présent, dans ce kaléidoscope blanc, beige et pastel, il y a deux taches : le fauteuil rouge et le petit trou au milieu du front de Marino Righi, d'où coule lentement un minuscule filet de sang, rouge lui aussi.

Une balle calibre .22 n'est ni très rapide ni dévastatrice, mais ça n'aide pas, bien au contraire. Une fois qu'elle a percé, elle a déjà fait le gros du boulot. Et si elle ne trouve pas de parties molles pour ressortir, elle rebondit plusieurs dizaines de fois entre les os du crâne, comme une bille de flipper entre les *bumpers*.

Les *specials*, les voyants et tout le reste, mais on ne gagne rien.

Le petit homme trapu ramasse la douille et l'enveloppe dans une serviette blanche qu'il glisse dans la poche de son pantalon. Il n'est pas pressé, il fait tout avec un grand calme. Méthodique, précis.

Il met des gants. En latex, ou en coton blanc, serrés, il a du mal à les enfiler.

Il disparaît dans les autres pièces, trouve le bureau, s'y installe. Il ne sait pas quoi chercher, et de fait il ne cherche pas. Il se limite à fureter, sans rien déranger.

Il ouvre des tiroirs, les referme. Il ouvre une pochette bleue, lit une feuille distraitement. Puis d'un coup devient plus attentif, et pour la première fois depuis qu'il a appuyé sur la sonnette, il fronce les sourcils, plisse les yeux.

Il relit.

Il lit encore une fois.

Il plie la feuille en quatre, soigneusement, et la met dans la poche intérieure de sa veste.

Milan n'est pas une ville qui se regarde les yeux droit devant soi. Pour vraiment la comprendre, il faut regarder vers le bas, là où les sous-sols grouillent de trafics, dépôts, laboratoires, couseurs de sacs, laveurs de tapis, empileurs de données informatiques, d'artisans réfugiés dans les caves parce que l'atelier sur rue coûte trop cher ou que le hangar a été saisi par la banque, ou que les employés ne sont que deux, alors qu'avant, madame, ils étaient vingt, si vous saviez.

Ou alors il faut regarder vers le haut, où les bâtiments du début du xx^e siècle ont poussé par lévitation, avec des surélévations, des excroissances verticales. Les combles du quatrième étage ont servi de fondations pour le cinquième, le sixième, pour le *rooftop*. Des protubérances presque toujours absurdes, architecturalement répugnantes, qu'on dirait

collées sans style, sans élégance. Certaines mieux réussies que d'autres. Certaines avec une terrasse et une vue pas mal du tout, comme celle-ci.

Par ici, les *Navigli*¹, par là, le reste du monde.

Le petit homme s'attarde un instant près de la fenêtre.
Nuages.

Puis il revient dans le salon.

Marino Righi semble le regarder d'un air indifférent.

Indifférent, c'est le moins qu'on puisse dire.

Une goutte rouge a atteint le col de sa chemise, en passant par le côté gauche de son nez, en contournant ses lèvres, descendant doucement sur son menton.

Le petit homme se met au travail. Méthodique, tranquille.

Dix minutes.

Puis il reprend ses outils.

Il éteint la lumière.

Il sort en claquant la porte, en enfermant derrière lui la télé allumée sans le son, le *rooftop* qui regarde les *Navigli*, un bac à glaçons sorti du congélateur et laissé à moitié vide sur la table de la cuisine.

Et Marino Righi assis dans son fauteuil.

Dans l'ascenseur, il enlève ses gants, appuie sur le bouton du rez-de-chaussée en utilisant le dos de sa main, atteint la porte et sort dans la rue.

Une voiture démarre. Une Peugeot ni neuve ni vieille, gris cendre.

1. Les *Navigli* sont un système de canaux et voies navigables interne à la ville de Milan (*Toutes les notes sont des Traducteurs*).

CECI N'EST PAS UNE CHANSON D'AMOUR

Le petit homme monte du côté passager.

« C'est fait ?

— C'est fait.

— Emmerdes ?

— Non.

— Trouvé des trucs ?

— Peut-être. On verra. »

Puis plus rien, personne ne parle.

«**T**'es une tête de con.

— J'apprécie la métaphore.

— Je suis sérieuse, là, c'est pas un truc qu'on jette par la fenêtre. Ils offrent vingt-cinq. Vingt-cinq mille par émission. Trente-huit émissions par an. Pour je ne sais combien d'années. Si tu veux, je sors la calculette.

— Non.

— Et tout le reste en plus. Les investissements, les publications, et tout ce qui vient avec. Il suffit de mettre ton nom pour se faire de la thune. Une émission de... Sur une idée de... Les sponsors. Les droits. Tu sais comment ça marche.

— Non.

— Je ne comprends pas si tu essaies de grappiller... mais plus que ça, ça va être difficile... même pour eux... ou alors, si tu es vraiment une tête de con... »

Elle s'interrompt un instant. Puis :

«Je ne comprends vraiment pas», et elle soupire, cette fois-ci.

Bref, elle ne comprend pas. Le concept est clair.

Et pourtant elle sait. Elle était là aussi. Elle a vu. Elle a entendu. Elle a assisté au show avec un billet coupe-file au premier rang, Coca dans la main, prête à applaudir. Bien plus qu'une spectatrice. Assis face à elle, avec l'air de celui qui aimerait être ailleurs, lui, Carlo Monterossi, est le clown ; mais elle aussi fait partie du cirque.

«Tu ne plongerais pas dans un tonneau de merde pour vingt-cinq mille euros, dit-il.

— Tu en es sûr ? D'abord, il faudrait un très grand tonneau », rit-elle.

Un rire rauque, quelque chose à mi-chemin entre un grondement de tonnerre annonçant les prémices d'un orage et le rugissement d'un puma femelle défendant ses petits. Deux énormes nichons rebondissent comme des pastèques sur un étal lors d'un tremblement de terre, les plis du cou s'étirent comme ceux d'un iguane géant de Bornéo pendant son repas. Le collier de perles suit la vague sismique et tintinnabule.

Elle, c'est Katia Sironi, ni plus ni moins.

Katia Sironi, c'est l'agent de ce Monterossi qui se tient assis là. Elle s'occupe de ses affaires, empoche quinze pour cent du chiffre que lui, sans elle, serait incapable d'amasser, même en faisant des hold-up ; elle pèse, à vue d'œil, autant que Tyson portant Foreman, et elle a ce sens de l'humour très fin qu'on pourrait trouver dans une salle de billard de la banlieue de Milan, en un peu plus grossier.

Un puissant monument de chair humaine enveloppé dans une sorte de tunique noire, un collier, des boucles d'oreilles ostentatoires, un maquillage à peine plus lourd que permis, une cigarette allumée, la voix grave, le regard intelligent, derrière un bureau de style san-siro-babylonien si énorme

qu'un Tupolev pourrait y atterrir, vide et un peu trop luisant, en bois rouge, probablement du cerisier.

Monterossi connaît tout ce qu'il faut connaître de Katia Sironi, au-dessus du sternum.

Et il pourrait jurer que ça lui suffit.

Elle est forte. Ça lui plaît. D'une certaine façon, il lui doit beaucoup.

C'est donc à son tour de soupirer :

« Non. »

Elle ferme les yeux et se tapote les doigts. Elle respire avec le bruit que fait le ressac de la mer entre les rochers, celui qui tue les surfeurs, tant pis pour eux. Puis elle parle de façon monocorde, sans inflexions, comme un bulletin de navigation, vent de sud-sud-est, mer agitée à très agitée...

Comme ça :

« Je résume pour les malentendants. Tu as une idée. Ce n'est pas la pénicilline, mais bon, ça peut se vendre. Je la vends. Elle devient une émission télé qui marche très bien dès la première année. Qui la deuxième année devient une espèce d'affaire nationale – grâce aussi, il faut le dire, à deux coups de chance qui vont entrer dans l'histoire. À la fois dans l'histoire de la télé et dans l'histoire des coups de chance des culs bordés de nouilles comme toi. Maintenant la troisième saison va démarrer, on te couvre d'or, on te supplie à genoux, on te veut à tout prix, du jamais vu. Et toi, contre toute logique, tu prends des poses de fin humaniste, sensible, cultivé, politiquement correct, à l'âme noble, et très, très con, tu envoies chier tout le monde. En disant, "Je ne veux rien avoir à faire avec cette merde". C'est ta merde, Carlo, y a pas moyen de faire la fine bouche. C'est bien cela? »

À ce moment-là, il devrait dire encore une fois « Non ».
Parce que non, ce n'est pas ça. Ce n'est pas comme ça que cela s'est passé.

Il sait comment cela s'est passé.

Crazy Love – tel est le nom du tonneau de merde – était né vraiment d'une toute petite idée.

Un frémissement, une sensation.

Mieux, un petit jeu.

Comment ça serait, s'était-il demandé un soir, si l'industrie mondiale du ragot se concentrait sur le monde réel, sur les habitants ordinaires de ce pays, sur ceux que nous nous entêtons à appeler « les gens normaux » ? Si le flash du paparazzi faisait se dilater de stupeur et de dépit non pas les pupilles de la starlette surprise dans la voiture de l'acteur marié – ou du richissime entrepreneur, du footballeur, du jules temporaire de Machine acclamée en ce moment sur je ne sais quel tapis rouge – mais qu'elle s'employait à surprendre commère Monica, employée à La Poste. Et son collègue Marzio, quarante-sept ans, chef de bureau visant la promotion, un petit pavillon à Fregene et un petit prosecco au frais pour chaque occasion.

Qu'est-ce que l'amour aux temps du treizième mois, de l'emprunt à rembourser, des coupons de réduction à l'hyper-marché, si l'on s'applique à le raconter comme on raconte les amours des yachts, des clubs de golf et de polo, des suites au George V ?

« *Regarde, ma chérie. Cette ville étonnante, Paris, est à toi¹ !* »

« Ouah ! Regarde-moi ça, les lumières de Frosinone la nuit ! Joli, hein ? Et enlève-moi cette veste : allez, il fait chaud, là ! »

Une bêtise, rien de plus.

1. En français dans le texte.

Un petit jeu montant comme une régurgitation quand la soirée avait viré à l'ennui, quand les bavardages s'étaient taris, que les assiettes du dîner sales étaient entassées sur la table de la cuisine et les amis sur le départ – regarde l'heure, nous n'allons pas tarder, Carlo, on se revoit vite!

Voilà. Puis, comme toujours après la trame, était venue la broderie. Presque toute seule.

Les suivre, les comprendre, les décrire. Les prendre en photo en cachette et les mettre en page dans les journaux populaires. Les inviter à raconter. Eux, les maris insouciant à la maison, les épouses inconscientes, les collègues complices ou envieux, les souvenirs, les histoires, les refrains de mauvais goût des chansons de mauvais goût qu'ils s'étaient déclamés – toutes les commères Monica et les Marzio de notre déplaisir – sur les sièges arrière de la Golf, en bas de chez elle, ou de chez lui. Les coulisses, les drames, les escarmouches, les mensonges, les illusions, les subterfuges, les passions.

Cette façon indomptée, et en même temps banale, et en même temps désespérée, et en même temps réparatrice, cette façon de fuir leurs vies pour s'en fabriquer d'autres, en format photocopie – pour faire semblant de s'en fabriquer d'autres.

Pour donner l'illusion d'échapper au chef qui vous touche le cul, à la facture du dentiste pour le petit Gigi – qu'est-ce qu'on fait avec cet appareil dentaire, on le met, madame? –, au quart d'heure de sexe hebdomadaire, consommé comme un devoir en attendant qu'il devienne bimensuel, puis mensuel, puis basta, parce qu'allez, Mario, à notre âge!

Bref, l'amour des braves gens ni bons ni méchants de la Nation.

« Quelle idée à la con », s'était exclamée Katia Sironi.

Puis elle avait inspiré deux tonnes d'air à sa façon, genre bouche de métro, et avait déployé ses ailes :

« Tellement à la con que ça pourrait leur plaire. Leur plaire beaucoup. Laisse-moi y travailler un petit peu. Envoie-moi tout par écrit, exactement comme tu me l'as dit. Un peu pompeux, c'est pas moi qui vais t'apprendre la vie. Transforme-moi cet étron en un beau chocolat enveloppé de papier doré et on essaiera de le vendre. »

Elle l'avait vendu.

Bien.

Très très bien.

Là où Carlo avait vu la poignante idée de l'inéluçtabilité reliée à la profonde inutilité de l'amour, elle avait vu les pubs de lessive et les chiffres de l'audimat. Là où il avait vu des petites Bovary de province et des comptables à la recherche du temps perdu, elle avait vu les contrats, les formats à déposer à la SACD, des négociations avec les maisons de production.

Cynisme.

Devinez qui des deux est le crétin.

La Grande Télé Commerciale – l'incomparable Usine à Merde – semblait n'attendre que ça.

Pendant un an, ils l'appelèrent « le projet ». Ils avaient mis à disposition du projet la présentatrice la plus en vue, Flora De Pisis, ainsi que des structures, du personnel, une rédaction sélect arrachée à d'autres prestigieuses émissions – comme *Épate-la en cuisine* ou *Quand la justice se trompe* –, des auteurs capables d'écrire des scénarios inspirés comme « Et vous, monsieur Procopio, qu'avez-vous pensé lorsque Maria vous a quitté ? », un studio étincelant dont les lumières devenaient

chaque jour plus claires et plus intenses, pourchassant l'âge de la présentatrice qui apparaissait désormais auréolée d'une lueur extraterrestre.

Ils avaient mené des études de marché qui avaient prédit exactement ce qui allait arriver : très grande pénétration dans les couches inférieures de la population, public féminin mais pas que, excellentes probabilités de créer ce qu'on appelle un phénomène social entraînant la conquête d'un public plus « sélect », dépenses minimales, rendement élevé, d'éventuelles émissions collatérales du genre *En attendant Crazy Love* ou *Crazy Love*, *l'après* ou encore *Crazy Love, émotions en slow motion*.

Comme dans le cochon, tout aurait été bon.

Carlo Monterossi assistait hypnotisé à tout cela.

Il voyait son idée gonfler, grandir, évoluer dans tous les sens sauf celui auquel il avait pensé. La même différence qui peut exister entre un voyage romantique à Prague et un déferlement de chars d'assaut soviétiques. En même temps, il serrait des mains, encaissait des compliments, le plus souvent de gens qu'il aurait fusillés contre un buisson, il signait des chèques, changeait d'appartement, de voiture, de garde-robe, de destination de vacances.

Katia Sironi le vendait comme s'il était en vitrine chez Tiffany; Flora de Pisis accordait des interviews où elle disait, « Carlo est un génie absolu, c'est moi qui l'ai découvert et c'est moi qui l'ai offert au monde ».

Peu d'épisodes suffirent pour que la mention UNE ÉMISSION DE CARLO MONTEROSSİ, écrite en blanc sur bleu brillant, sur fond de musique *housse* apprivoisée, effets graphiques à la Mondrian, sonne à ses oreilles comme « Carlo Monterossi, dealer de crack devant les crèches ». Ou « Carlo Monterossi, violeur en série ».

Le problème consistait à « peigner » les histoires. Dans le jargon de la Grande Usine à Merde, « peigner » veut dire adapter l'histoire à sa « spécificité télévisuelle ». Embellir la laideur, dramatiser la banalité, exciter l'ordinaire. Il suffit de prendre une vendeuse de grande surface, qu'elle soit mignonne, de lui inventer un passé de mannequin, une carrière qui aurait été lumineuse si seulement... la maladie de sa mère... son frère toxicomane... son père écrasé par un tracteur... Et voilà un beau coup de peigne dramatique.

Coupe, couleur et brushing.

Il s'opposait, résistait, s'entêtait. Carlo la mule.

« N'arrondissons pas les angles, disait-il, laissons-les rire pour de vrai, pleurer pour de vrai, et pas parce que c'est écrit sur le scénario. »

En un mot : laissons-les s'enfoncer tout seuls. Et ils s'enfonçaient, ah ça oui, ils s'enfonçaient.

La première année, *Crazy Love* réalisa une moyenne de trente pour cent de part d'audience, et un record de huit millions de téléspectateurs à la mi-novembre, quand madame Speranzini, Gilda de son prénom, trente-huit ans, un sex-appeal à la Sharon Stone comme on peut l'imaginer depuis une maison à Udine, mariée à un riche notaire, vint raconter son histoire.

Habillée d'une robe blanche qui avait coûté six réunions à l'atelier costumes, les mains usées par le rami et de groupe sanguin A-gin-tonic-positif, madame Speranzini Gilda raconta tout en commençant par le début et dans un italien parfaitement télévisuel. Que ses amies du club s'étaient lancé le défi de faire tomber amoureux comme un kaki bien mûr un certain monsieur Villalta, Guido de son prénom, quarante-deux ans, installateur de chaudières, un jeune gaillard irrémédiablement

ouvrier. L'ambiance était à la dame bourgeoise avec son animal métallurgiste. Un passe-temps, un caprice, comme prendre un billet pour une croisière ou s'inscrire à des cours de Pilates.

Grande réussite amoureuse.

Puis monsieur Villalta Guido avait eu vent du pari, et en calculant simplement que deux et deux font quatre, ce que tout le monde sait faire, avait relu les phrases langoureuses de la dame, ces citations tirées de Laura Pausini et Claudio Baglioni, et enfin pris ces rencontres enflammées dans les motels du coin – attendues, désirées, fébrilement convoitées – pour ce qu'elles étaient : la blague d'une dame qui s'ennuie et joue à épater les bourgeois, c'est-à-dire elle-même, avec son cœur à lui.

Un cœur qui, soit dit en passant, lui avait fait quitter sa femme, ses enfants, son trois-pièces avec véranda et, à peu de choses près, son boulot.

Ainsi, à force de lettres anonymes, de mouchardages venimeux et de langue bien pendue, Villalta avait réveillé le dormeur, Gianfilippo Speranzini, notaire d'Udine, fils, petit-fils, arrière-petit-fils de notaire, qui s'était rendu chez un avocat. Et l'avocat, fils, petit-fils, arrière-petit-fils d'avocat, pour boucler la boucle, s'était rendu chez madame Speranzini Gilda et, sans trop tourner autour du pot, lui avait plus ou moins dit :

« Qu'allons-nous faire, madame ? Vous sortez les mains en l'air, sans scandale, ou vous déménagez directement à l'hospice des pauvres ? »

Tout va bien, non ?

Non.

Parce que vers vingt-deux heures trente de ce soir de novembre, alors que quatre téléviseurs sur dix de la septième puissance mondiale étaient branchés sur ses petites merdes pathétiques, juste à temps avant la pub, madame (ex) Speranzini Gilda avait enfin avoué l'inavouable.

Après avoir rendu la Mini Cooper fuchsia et la villa avec jardin, après avoir été radiée des fréquentations de l'Udine chic, du club des dames, exclue pour toujours des vacances de notaires à Saint-Moritz – où, une fois, elle avait vu un membre de la famille Agnelli¹, elle ne savait pas lequel –, elle était revenue vivre chez ses parents dans la banlieue de Spilamberto où vous pouvez encore la trouver, derrière le comptoir d'une presse-boissons-sandwichs très correcte. Et là – depuis le studio d'une Flora De Pisis au comble de l'illumination anti-rides, mais en réalité depuis ce coin oublié du monde – elle criait son amour, enfin sincère, cristallin, inépuisable et non négociable, pour l'installateur de chaudières Guido Villalta, qu'elle avait trompé, mais ensuite aimé, aimé et encore aimé, avec tout son amour.

Ledit Villalta Guido, interpellé en direct par voie téléphonique par Flora De Pisis en personne, déclarait qu'il avait même oublié le nom de « cette salope », que ça roulait plutôt bien pour lui, que les amies de la dame – des vraies dames, elles – l'appréciaient beaucoup, qu'il n'avait jamais installé autant de chaudières dans des maisons entre deux âges, belles et élégantes. Si vous voyez ce que je veux dire.

Voilà.

Vers la fin de cet épisode, Carlo Monterossi avait éteint la télé, avait contemplé sa pâleur tremblante dans le miroir de la salle de bains, éventré frénétiquement des cartons (il habitait dans son nouvel appartement depuis deux jours) à la recherche de sa bouteille d'Oban et de ce vieux disque où Bob Dylan dit :

1. Giovanni Agnelli a fondé Fiat en 1899. Les membres actuels de la famille sont les actionnaires majoritaires du groupe Fiat Chrysler Automobiles et de ses marques, telles que Ferrari. Ils contrôlent également la Juventus de Turin, club de football, depuis 1923.

*I can manipulate people as well as anybody
Force 'em and burn 'em
Twist 'em and turn 'em
I can make believe I'm in love with almost anybody
Hold 'em and control 'em squeeze 'em and tease 'em¹.*

Quant aux deux coups de chance évoqués par Katia Sironi, pas la peine de s'y attarder, tous les Italiens les connaissent.

Filippo Vendemmiati, de Parme, avait exigé de parler en direct pour dire ce qu'il pensait de Katia Saffi, son amante depuis onze ans, qui depuis huit ans lui promettait de quitter sa famille pour venir vivre avec lui une nouvelle saison de la vie, et qui maintenant était à la télé pour demander pardon à son mari, entre larmes et soupirs, jurant que cette « petite aventure » ne changeait rien entre eux.

Flora De Pisis, naturellement, ne s'était pas dérobée et avait accordé un droit de réponse à Vendemmiati qui – petit détail – appelait depuis un bar où il s'était barricadé, armé comme un lycéen du Wisconsin, en prenant six otages dont, à son insu, un carabinier² en civil.

Malheureusement, juste avant son passage à l'antenne étaient arrivées deux ou trois voitures de police – une belle descente, une fusillade et deux gars raides morts : Vendemmiati et le sous-brigadier Cosimo Pistelli, marié, trois enfants, bientôt à la retraite.

Le tout – les cris, les tirs, les piétinements et le « Tire pas putain de merde ! » – en liaison directe avec le studio de *Crazy*

1. Bob Dylan, *I Ain't Gonna Go To Hell For Anybody* : « Je sais manipuler les gens comme tout le monde / les forcer et les brûler / les embobiner et les détourner. / Je sais faire semblant d'être amoureux de presque tout le monde / de les tenir et de les contrôler et les écraser et les aguicher. »

2. Gendarme italien.

Love et onze millions de foyers italiens, la régie forcée de faire des premiers plans toujours plus lumineux de Flora De Pisis qui affichait un air horripilé, puis accablé, puis bouleversé, puis désespéré, avant d'improviser sa glose préférée : « L'amour fait faire de ces choses... »

Part d'audience quarante-trois pour cent, pic atteint à vingt-deux heures quarante-trois avec douze millions six cent quarante-trois mille huit cent vingt et une personnes qui n'auraient changé de chaîne pour rien au monde.

Federica Liperi, elle, avait décidé toute seule de se jeter du sixième étage d'un bâtiment tout laid de la banlieue de Cosenza après avoir reconnu son mari Franco dans le récit de Mirella Serti, étudiante redoublante et comptable précaire chez un fiscaliste. D'après la jeune et aguicheuse Mirella, son Franco adoré vivait avec une femme qui s'était laissée aller, triste, toujours déprimée, alors qu'elle, elle lui faisait voir les étoiles... et il s'était enfin décidé, ce n'était qu'une question de jours, de semaines.

Federica Liperi n'avait attendu ni jours ni semaines. Le temps de prendre l'enfant de deux ans et demi et de se jeter par la fenêtre avec lui, pratiquement sous les yeux de l'équipe envoyée par Flora De Pisis pour interviewer madame, vérifier son laisser-aller, sa tristesse et se retrouver, finalement, à en constater le décès.

Quarante-quatre virgule six pour cent de part d'audience, avec douze millions huit cent quatre-vingt-seize mille sept cent treize spectateurs.

L'amour fait faire de ces choses...

Évidemment s'ensuivirent débats, déclarations enflammées, invectives, critiques, lettres recommandées, interpellations

parlementaires, des heures supplémentaires pour les maîtres à penser, les apocalypticiens, les intégrés, les éditorialistes, les spécialistes des médias, vrais ou présumés, les ectoplasmes de McLuhan, les gens qui préfèrent la radio, le Parquet, les avocats, les curés.

Et pour Flora De Pisis elle-même, qui dans l'émission suivante était apparue habillée de noir, tendue, chagrinée, et s'était lancée dans une diatribe épouvantable sur les dommages de la télé, qui, par contre, devait finalement être acquittée parce que c'est clair que oui, enfin, vous qui nous suivez si nombreux, vous le savez bien, «l'amour fait faire de ces choses...»

Donc Carlo ne peut que regarder Katia Sironi droit dans les yeux et tenir sa position :

« Non. »

Elle a l'air de se rendre, même s'il sait qu'elle ne se rend jamais.

« Dis-moi la vérité..., dit-elle en prenant des traits presque humains, des yeux plus doux, une voix moins râpée. Dis-moi la vérité... Est-ce qu'elle a quelque chose à voir avec ton choix suicidaire ? »

« Elle. »

Ils l'appellent comme ça.

« Elle. »

Ou alors : « Celle-là. »

Et puis « Elle » n'est plus là, elle est partie et il l'a laissée partir.

« Elle n'a rien à voir, dit Carlo, pas avec ça en tout cas. C'est moi. »

« Tu es une tête de bite », conclut la montagne parlante en poussant un autre de ses soupirs, ceux qui pourraient vous faire gagner une régate de la Coupe de l'America.

Il ne pourrait pas en jurer, Carlo, mais il a l'impression qu'il y a une note d'affection dans sa voix, il doit se tromper. Après tout, les quinze pour cent de beaucoup beaucoup d'argent font beaucoup d'argent, et Katia Sironi le sait mieux que quiconque. Sa poule aux œufs d'or est en train de se mettre un bouchon dans le cul et ça ne la rend pas très joyeuse.

« La diffusion, c'est demain, dit-elle. De Pisis m'a appelée en personne huit fois cette semaine. Il y a la mention "Sur une idée de Carlo Monterossi" : je n'ai pas réussi à la lui faire enlever, et selon le contrat, ils ont le droit de la garder. Et puis, ça nous laisse une entrée, au cas où tu changerais d'avis. Nous, on se rappelle plus tard. Penses-y encore un peu, s'il te plaît. »

Ça sonne un peu comme « Vous pouvez disposer, brave homme. »

Et en effet il se lève, lui envoie un baiser de la main et s'en va.

Pour y penser, il y pense, oui.

Sur une idée de Carlo Monterossi.

Elle a quelque chose à voir avec ça ?

Vingt-cinq mille.

Un tonneau de merde.

« L'amour fait faire de ces choses... »

Mais allez tous vous faire foutre.

« **M**ettez-vous à l'aise, monsieur arrive tout de suite. »
Jeune et mignonne.

La secrétaire qu'on attend dans ce genre d'endroit.

Vitres très propres, parquet clair, quelques estampes aux murs, lumière partout, parce qu'il n'y a que les idiots pour croire qu'à Milan il n'y a jamais de soleil. Et ici, il y en a même trop, imprimé sur un ciel blanc, aveuglant.

Elle a dû le comprendre aussi, parce qu'elle traverse la pièce en deux foulées décidées, appuie sur un bouton et assombrit légèrement les deux grandes fenêtres qui donnent sur la piazza San Babila.

« Deux minutes », dit-elle.

Elle sourit comme pour s'excuser et sort, pendant que l'homme grand, un blondinet tête à claques, lui fait passer un examen rapide, partant des jambes et montant lentement. Radio, scanner et IRM.

Quand la porte se ferme, ils restent seuls et il dit :

« Pas mal. »

L'autre est assis sur un canapé, manipule son portable, distrait :

« Quoi ? »

— Je disais, pas mal, la demoiselle. »

Mais l'autre est déjà pris par son appel, mi-agacé, mi-agité :

« Non, je ne sais pas si je peux à quatre heures... Enfin, je travaille... Mais c'est de l'autre côté de la ville!... Bon, je te rappelle... Mais si, mais si, je viens de te dire que je te rappelle... C'est moi qui rappelle j'ai dit, putain! »

Il a un costume noir, élégant mais froissé. Chemise bleue, une cravate au nœud desserré. Pas de barbe, pas de moustache, quelques cheveux gris. Un bel homme. Il met le portable dans sa poche en grimaçant.

L'autre, le blond, est plus décontracté. Un jean noir et un polo, de ceux qui coûtent cher. Il est bronzé, sa bouche se tord dans un éternel ricanement, mais il ne rit pas. C'est sa tête.

« Un problème ?

— Je dois aller quelque part.

— Bravo l'associé! Fidèle à travers les siècles! Toujours prêt! C'est quoi, cette fois, la belle-mère est malade? Du linge à récupérer à la laverie? »

Peut-être que c'est un vrai ricanement.

« Ta gueule, commence pas, toi aussi... Mais putain, combien de temps il nous fait attendre, là?... »

Il n'a pas fini sa phrase que la porte s'ouvre. La blondinette de tout à l'heure.

« Je vous en prie, messieurs, désolée pour l'attente, monsieur vous attend. »

Monsieur est une sorte de damoiseau grand comme une perche, petites lunettes rondes, veste légère et claire, chemise, cravate, le pli de son pantalon comme fait au laser. Impeccable. Un de ces types qu'on ne peut pas blairer dès le premier regard.

Et qu'au deuxième on voudrait tuer. Avec ces deux-là, ça pourrait ne pas être une blague.

Il ne tend pas de main à serrer. Il ferme la porte et s'assied sur un fauteuil en cuir derrière son bureau. Eux s'assoient devant, sur deux chaises.

«Merci d'être venus, dit-il. Je suis désolé de commencer par une question banale, évidente, mais je tiens à préciser dès à présent que cette rencontre n'a jamais eu lieu, je tiens pour acquis que dans votre... hum... branche... c'est l'usage.

— Vous tenez pour acquis ?

— Je suis sûr que, traduit l'associé.

— C'est pour cela que je vous demande gentiment d'éteindre vos portables et, si possible, de retirer les batteries.»

Le blond s'affaire quelques secondes, puis pose son portable et la batterie sur le bureau. L'autre éteint son iPhone et le met à côté.

«Désolé, on ne peut pas enlever la batterie de celui-là.

— On peut toujours lui tirer dessus, dit le blond.

— Ce n'est qu'un excès de prudence, pas de problème», dit monsieur, arrangeant, mais la tension est déjà palpable.

C'est bien pour les affaires, pense le blond.

Faisons vite, pense l'autre.

Évidemment ils se sont renseignés, ce ne sont pas des amateurs. Monsieur, cette gravure de mode, est une espèce d'avocat d'affaires qui soigne les intérêts de beaucoup de richards milanais : sociétés, entreprises, consortiums, conseils d'administration et autres vermines de ce genre. Ce n'est pas un avocat de tribunal. Il s'appelle Edoardo Finzi, quarante-six ans, femme faire-valoir, deux fils ados, villa à Monza, appartement à deux pas de la tour Velasca, presque un million de revenus par an les trois dernières années, un bateau en Sardaigne, un Land Rover et une Porsche marron foncé.

Couleur qui s'associe parfaitement avec les cheveux de la blondinette d'à côté, pense l'homme au costume froissé.

« Inutile de dire que vous m'avez été conseillés par des personnes de confiance, je dirais... satisfaites de vos... hum... services. »

Il ouvre le premier tiroir du bureau et sort une enveloppe jaune. Il la fait glisser sur le dessus de la table d'un geste fluide. Ongles très soignés, mains parfaites, la manchette de la chemise qui semble avoir été repassée il y a une minute, une montre qui doit coûter deux ans d'études à Harvard, boissons incluses.

Le blond prend l'enveloppe, l'ouvre. Deux photos, un portrait en entier, pris de loin, clairement agrandi. L'autre est un peu mieux, un premier plan. Il reste impassible, ne sourcille pas, et la tend à son associé.

Puis une feuille avec quelques lignes imprimées. Nom, prénom, dernier domicile connu, âge présumé, quelques vagues notes.

« C'est un peu léger, dit le blond.

— Un peu trop léger, dit l'autre.

— Je m'en rends compte, messieurs. Le fait est que, vous voyez... hum... c'est tout ce que nous avons. »

Le blond s'apprête à se lever. L'autre, celui à la cravate desserrée, qui pourrait sembler le plus réfléchi des deux, le plus judicieux d'une certaine façon, affiche un sourire désarmant.

« On y va ? dit le blond.

— Un instant », dit l'autre.

Puis, s'adressant à l'avocat :

« Monsieur Finzi, laissez-moi voir si j'ai bien compris. Vous nous demandez, sans nous le demander, que ce soit clair,

nous sommes entre gentilshommes... Vous nous demandez de tuer un type sur la base d'une photo et d'une description de deux lignes. Je comprends, ce sont les travers de ceux qui vont trop au cinéma. C'est que, voyez-vous, ça ne marche pas exactement comme ça...

— Nous sommes une société sérieuse », dit le blond. Et là, il ricane pour de vrai.

L'autre continue :

« Vous voyez, avec si peu d'éléments, nous ne pouvons pas savoir si ce type est dangereux, s'il agit tout seul, s'il manie des armes et si oui, lesquelles, s'il sait que quelqu'un le cherche, si c'est une affaire toute chaude et que d'autres aussi s'en occupent – la police, par exemple... »

— Ce sont des choses qui changent vraiment la donne », dit le blond.

Ils travaillent ensemble depuis des années, ils savent comment s'y prendre. En général, lorsqu'on parle avec un tueur, on n'est pas exactement à l'aise. Avec deux, c'est pire.

Avec ces deux-là, pire que pire.

« Mais comme vous ne nous avez encore rien dit, nous pouvons faire semblant de ne jamais vous avoir vu, comme convenu : au revoir et merci pour le café. »

Maintenant monsieur Finzi est blanc comme sa chemise. Il ne sait pas quoi dire, et donc il dit la chose la plus bête qui lui traverse l'esprit, un éclair qu'il ne sait pas retenir :

« Oh, désolé ! Vous voulez un café ? »

— Non.

— Nous sommes déjà énervés. »

Ils s'appêtent à se lever, cette fois-ci pour de bon, ensemble. Ils tendent déjà la main pour récupérer leurs portables posés sur le bureau.

« Un instant, un instant, messieurs... hum... Vous comprenez mon malaise... je ne sais pas si j'ai le droit... la situation est délicate et puis... ce n'est pas comme si je confiais ce genre de mission tous les jours. »

Il a la tête d'un gars qui mange un citron en se fermant une portière sur le doigt.

Les deux n'ouvrent pas la bouche.

« Faisons comme ça, je vous dis ce que je sais... Mon cli... la personne qui m'a chargé de cette mission, a commis, disons... une légèreté. Il a engagé cet homme pour faire un travail... enfin... pas tout à fait légal. Une question compliquée, je crois. Un terrain très intéressant qui serait en vente mais... disons que... aussi dans des conditions qui en empêchent la vente... occupé, voilà, occupé ! »

Il dit ça comme s'il avait trouvé un mot qu'il avait cherché pendant des années.

« Cet homme, donc, a été engagé pour faire... faire du remue-ménage, voilà, du remue-ménage pour que le terrain se libère et que l'affaire puisse se poursuivre... C'est clair ?

— Non.

— Non.

— Mais cette opération n'a pas été menée à bien. Nous pouvons dire que notre homme a fait une ânerie et que mon client a été... imprudent en lui faisant confiance. En somme, au lieu de résoudre la question, il l'a compliquée. Et en plus, il sait des choses que... enfin... qu'on préférerait qu'il ne sache pas. »

Le blond s'impatiente, regarde sa montre.

L'autre fait sa tête patiente, celle qu'on prend pour parler à un enfant de six ans, et pas des plus futés.

« Voyons voir. Votre client veut faire déloger quelqu'un d'un terrain qui peut lui rapporter plein d'argent. Il recrute un

balourd à tête de con pour expédier – et que ça saute – cette espèce d'expulsion, c'est bien ça? Mais le connard fout la merde, et comme si ça ne suffisait pas, il sait tout ce que vous ne voulez pas nous dire...

— Et il vous tient par les couilles», glose le blond qui adore son rôle de contrepoint.

Et l'autre de continuer :

«Donc la solution est d'appeler quelqu'un, des professionnels cette fois-ci, qui arrangent ce foutoir, font taire cette espèce de crétin qui sait trop de choses et fait des âneries, le tout sans nous dire l'ampleur de ces âneries ou si, pour ces mêmes âneries, d'autres gens sont à ses trousses...»

Le blond : «C'est un peu risqué.»

L'associé : «Vous savez, monsieur Finzi, nous aussi, nous avons des familles.»

À l'évocation du mot «famille», Finzi voit défiler devant ses yeux une suite épouvantable de deuils, intimidations, grosses voitures de luxe en flammes, épouse en pleurs, enfants effrayés.

Tout dépend du terrain, vous savez.

Il suffit de jeter une petite graine, et si le terrain est bon, l'imagination fait son travail, une jeune pousse peut devenir un baobab. Il est possible que le gars voie déjà ses dobermans éborgnés et la belle secrétaire épluchant les offres d'emploi...

De fait, il n'est plus si impeccable, à commencer par la voix, qui croasse un peu :

«Mais vous comprenez, messieurs. Personne ne veut répéter deux fois la même erreur... nous devons être sûrs... discrétion absolue... importance vitale...»

Ça y est, il bégaie.

Le visage du blond est aplani, comme par magie. Plus de ricanement.

Maintenant il pioche dans son répertoire la sagesse sereine du banquier qui vous explique les tranches d'un emprunt derrière son guichet.

« Cher monsieur Finzi, mais qu'est-ce que vous dites ! Vous savez, dit-il en lançant un regard étonné à son associé, nous tuons des gens. C'est en soi un travail délicat. Ce n'est pas comme si, ensuite, on allait s'en vanter devant tout le monde à l'*happy hour*... "Tu sais, ce gars sympa, monsieur Finzi ? Il nous a demandé de tuer un type !" Ça ne marche pas comme ça, monsieur l'avocat. La clause de silence fait partie de la mission. Artisan et client, vous voyez ? Si nous sortons d'ici avec une mission précise, votre boulot, on vous le fait. Propre. Sûr. Si quelque chose tourne mal, pour nous ça signifie vingt, trente ans de prison ; c'est ça, notre risque d'affaires, et nous le savons. Mais si quelque chose tourne mal parce qu'il y a des détails que nous devrions connaître et que nous ne connaissons pas... Ben, ça veut dire que nous sortirons un peu avant vous... »

Cette fois-ci, c'est à l'associé de gloser :

« Je dirais que c'est suffisant comme clause de silence, non ? »

Maintenant, dans la pièce, il y en a un qui aurait besoin d'un remontant. Et ce n'est pas le blond, ni son associé.

Edoardo Finzi se lève du fauteuil en cuir noir, confortable, bien amorti, ergonomique, et s'approche de la fenêtre. Il regarde en bas pendant un instant. Puis se tourne vers eux, parlant comme s'il avait décidé de sauter un obstacle.

Maintenant tu nous dis tout, pense le blond.

Fait chier, toujours la même histoire, pense son associé.

L'avocat aussi aimerait en finir le plus vite possible. Il n'en peut plus. Si elle lui sert vraiment d'antistress, la fille d'à côté va devoir faire des heures sup' ce soir.

« Ça remonte à quelques mois. Il y a ce terrain juste à la sortie de Rozzano. Accord déjà signé, marché déjà conclu, projets bien avancés, bref, on pourrait commencer à bâtir demain...

— Mais ?

— Mais il y a un campement gitan. Pas quatre pauvres roulettes, dans ces cas-là, on sort un peu d'argent et on les expulse gentiment. Non. Une communauté assez organisée et, en plus de ça, la mairie fait des expériences, vous savez, la gauche... cohabitation dans la diversité, ces trucs-là... Naïvement, et je tiens à souligner ce mot, naïvement, mon client a pensé... hum... qu'un cas de violence aurait pu arranger... un incendie, par exemple... entraînant la révolte de la population qui réside autour du campement... enfin, vous comprenez... une solution extrême... un peu cynique si l'on veut, mais une solution... parce qu'en attendant, les affaires sont bloquées, les chantiers ne démarrent pas, les gens ne travaillent pas...

— Juste ! Cohabitation dans la diversité, mais jusqu'à un certain point ! » Maintenant le blond ricane ouvertement.

Alors que l'autre :

« Continuez.

— Le gars des photos, on lui propose la mission, il l'accepte, disons... par-dessus la jambe – oui, voilà, par-dessus la jambe. Un soir, il y a quelques mois, en février je dirais, fin février, oui, il se présente avec des amis aux portes du campement, lance quelques bouteilles incendiaires, tire aussi trois coups de pistolet dans le tas, un truc impardonnable, je m'en rends bien compte...

— Résultat ?

— Quatre blessés, brûlés, deux graves, dont un enfant, six roulettes détruites et...

— Et ?

— Un agent de la circulation mort, touché à la tête par une balle perdue. Il était là pour parler avec les chefs de l'installation, toujours dans le cadre de la...

— De la cohabitation dans la diversité», dit le blond qui s'est fait sérieux, presque sombre.

Maintenant, un silence d'avant la Création. Rien ne bouge, même pas une météorite. Edoardo Finzi semble soudain très intéressé par les loupes en bois de son bureau, il les fixe comme si elles étaient une surprise merveilleuse, une nouveauté digne de la plus grande attention.

L'homme à la veste froissée rompt le charme :

«Monsieur Finzi, vous voyez que ce n'est pas difficile? Maintenant racontez-nous la fin.

— Quelle fin?

— Eh, vous vous foutez de notre gueule?» C'est la première fois que quelqu'un hausse le ton. Un rôle qui incombe au blond, ils l'ont fait des dizaines de fois, c'est un scénario qu'ils connaissent par cœur.

«Il y a dix jours... onze... bref... le gars a donné de ses nouvelles à mon client, d'une façon légèrement... insolite... hum... disons qu'il lui a laissé un chat mort sur le siège de sa voiture qui, par ailleurs, était enfermée dans le parking de l'entreprise, accompagné d'un mot réclamant cinquante mille euros en échange de son silence sur la mission qu'on lui avait confiée.»

L'associé regarde le blond d'un œil perplexe. Le blond lui répond avec le même œil, puis parle :

«Vous lui avez donné?

— Oui.

— Comment?

— Jetés par un pont du périphérique, à la sortie Linate. Il était sur la route en contrebas pour les récupérer.

— C'est vous qui y êtes allé ?

— Oui.

— Votre client n'a pas tout à fait l'air d'être dans le besoin... cinquante mille euros contre quelques années en prison... un peu plus que quelques années... ce n'est pas une demande d'une telle avidité, je crois...

— Nous avons des raisons de croire qu'il y aura d'autres demandes... sans compter... hum... mon client n'a pas apprécié le chat mort, voilà... il n'aime pas qu'on le menace.

— Ah, si c'est une question de principe ! » dit l'associé.

Dans le parking sous la piazza San Babila, alors qu'ils récupèrent leur voiture, ils en rient encore.

« Il n'apprécie pas le chat mort ! Putain !

— Mon Dieu, mais quel genre de merde il y a dans la tête de ces gens ? Un gars qui doit attaquer des Gitans et descend un flic, un crétin comme ça, je le tue gratos ! » rit le froissé. Quand il rit, il est vraiment bel homme.

Puis il jette un œil à sa montre.

« Trois heures vingt, ça devrait le faire, je te laisse où ?

— Ici, si tu veux, et je prends un taxi, dit le blond.

— L'enregistrement ? »

Le blond sort de la poche de son jean un petit cylindre en métal, prend des écouteurs de la boîte à gants et les branche à cet appareil d'espion. Il appuie sur lecture et hoche la tête.

« Parfait », dit-il.

Il indique l'enveloppe jaune et une autre, plus renflée – l'acompte.

« Je vais mettre ça en lieu sûr ; nous on se voit demain matin, non ? »

L'autre se limite à hocher la tête, parce qu'il est déjà au téléphone :

ALESSANDRO ROBECCHI

«Oui, oui, très bien, c'est bon... J'y vais, là... J'ai dit que c'est bon, merde! Mais si je te dis que j'y vais!»

Il raccroche et démarre sur les chapeaux de roues.

Voilà Carlo Monterossi invité à son propre enterrement. Ce soir, on diffuse la première émission de la troisième saison de *Crazy Love*. Le matraquage publicitaire de l'Usine à Merde a commencé depuis quelques jours, les annonceurs ont sorti le pognon, les journaux ont noirci des pages et des pages. L'évêque de Turin a invité ses fidèles à ne pas regarder l'émission, ce qui veut dire que les bons croyants du Piémont seront devant la télé comme à l'époque de *Lascia o raddoppia*¹.

Pusillanime, Carlo a décidé qu'il n'assisterait pas au massacre.

Pusillanime au carré, il a paramétré l'enregistrement de façon à conserver une archive pour le futur, au cas où on voudrait faciliter son suicide.

Puis il a annulé ses rendez-vous, refusé les sollicitations, renvoyé les amis qui s'invitaient chez lui pour le grand événement.

1. *Lascia o raddoppia* (1955-1959) a été l'une des émissions les plus célèbres de la première chaîne télévisuelle de la RAI, présenté par l'Italo-Américain Mike Bongiorno, star de la télévision italienne et berlusconienne jusqu'aux années 2000.